

Yves Duteil .

Yves Duteil a traversé les caprices musicaux sans cicatrices. Sans doute a-t-il douté comme l'apôtre, mais a toujours suivi la route qui lui a donné raison. Il n'a jamais fréquenté qu'une seule bande-son, la sienne, dont il était le chef et tous les membres à la fois. Il n'a jamais pour autant marché sur la bordure de sa vocation, mais bien au milieu. Il a l'œil clair, a toujours regardé son destin en face. Les modes qui sont les épines des roses ne lui ont pas fait mal. Il a cueilli ces fleurs sans se piquer les doigts. Son troisième album *La Tarentelle*, sera la différence d'une époque disco. Une bouffée de fraîcheur au milieu d'une parodie musicale dont on ne retiendra rien des textes. S'il a pensé à un moment ne pas chanter assez fort pour être entendu, le voilà en 1977, primé à Spa, pour "la meilleure chanson du festival".

Le Haut Comité de la Langue Française le reconnaît "meilleur parolier du moment". Son album est récompensé par le Grand Prix de l'Académie Charles Cros. Il s'en écoulera plus d'un million d'exemplaires, se vend encore en 2011, et l'on écoute toujours avec bonheur *Le petit pont de bois*, et *Prendre un enfant*, qui fut, selon un sondage SACEM/RTL/Canal +, honorée du titre de "meilleure chanson du XX<sup>ème</sup> siècle".

A l'époque, il portait une chemise bleue, les cheveux longs et le regard clair des héros de Woodstock. Il a toujours le même œil.

C'était un chanteur qui faisait réfléchir les princesses de son temps.

Aujourd'hui, ce sont des reines, mais leurs filles peuvent encore de nos jours, s'émouvoir. Ses chansons ont l'âge de tous les temps. Qu'est-ce qu'un chanteur, qu'est-ce qu'un auteur ? On ne sait pas vraiment. Ce sont peut-être des gens différents qui ne peuvent pas tout garder pour eux.

Toutes leurs musiques, tous leurs textes débordent de leurs cœurs. Ce ne sont pas des égoïstes, plutôt les fils prodiges de la chanson.

En 2011, l'artiste n'a pas changé. Il a toujours le geste large du semeur et se meurt de choses à dire.

Contrairement aux idées reçues, Yves Duteil est rebelle et fidèle, deux termes qui ne sont pas aussi antinomiques que l'on peut penser.

Rebelle, l'adjectif peut étonner, tant l'homme est discret, dans ses actions, humanitaires - qui sont nombreuses - et sur sa vie privée. Sans coups de gueule, sans élever la voix, il poursuit, depuis toujours des combats contre l'injustice, la pauvreté, la misère des femmes et des enfants dans les parties les plus défavorisées du monde, mais milite également pour l'écologie, la préservation de la langue française et la lutte contre l'illettrisme, tant en

France qu'à l'étranger. Armé de sa seule guitare et d'une plume qui caresse la langue française avec justesse et précision, il a évoqué au cours des quatre dernières décennies, la quasi-totalité des problèmes qui secouent la planète. Il n'a pas la virulence d'un Renaud, ni celle d'un Balavoine, mais d'une manière beaucoup plus feutrée, et sans doute tout aussi efficace, nous fait toucher du bout des doigts ce qui enflamme la "une" des journaux. C'est un rebelle "soft", pas un révolutionnaire. Il n'est d'ailleurs à comparer les ambitions de Gandhi et celles de Che Guevara, et ce que furent leurs héritages, pour savoir dans quel clan, dans quelle famille, le chanteur se positionne.

Fidèle, il l'est de nature, à sa famille, ses proches, ses amis, mais aussi à ses convictions et ses idées. Ses indignations ne datent pas d'aujourd'hui. Ne chantait-il pas en 1977, bien avant le tapage médiatique sur les conditions carcérales, *Le mur de la prison d'en face ?* Plus tard, il ne pourra s'empêcher d'exprimer véhémentement son ressentiment contre la manière dont fut traité - "des fers que l'on t'a mis pour écraser ton âme" - son grand-oncle, le capitaine Dreyfus.

L'amour est son moteur, amour pour Noëlle son épouse, Martine, sa fille, et le fils de celle-ci, amour de son métier, de ses administrés (il est maire depuis 1989 d'un petit village de Seine et Marne, Précy-sur-Marne, qu'il gère avec sagesse, en total respect avec ses convictions écologiques), et en élargissant le cercle, amour des autres, du genre humain.

Il l'affirme fermement: "Toutes mes chansons d'amour, je les ai vécues, toutes. Mes chansons militantes sont le reflet des causes et des idées que je défends".

Il cite le dernier ouvrage du philosophe Luc Ferry, *La révolution de l'amour*. "Hier, on mourrait, pour la patrie, pour les honneurs. Aujourd'hui, seuls nos proches, très proches, justifient que l'on meure pour eux. Nous pouvons les compter sur les doigts d'une seule main. Mais on peut mourir pour un enfant, c'est certain..." résume-t-il.

Il n'en est pas pour autant un romantique larmoyant sur le sort du monde, ni un moraliste pédant adepte du "politiquement correct". Amoureux de jeux de mots, de calembours et d'allitérations (*Un lilas pour Eulalie*), il peut aussi enfourcher sa guitare pour trousser des petites chansons légères, n'ayant pour prétention que de distraire l'oreille et d'amener un sourire sur le visage des auditeurs, telles *La puce et le pianiste*, *Tarentelle*, *J'ai la guitare qui me démange*, cette dernière toutefois, expliquant sur un mode enjoué l'inextinguible soif de composer qui l'habite.

Il se défend d'être un "ciseleur de mots", image qui lui a longtemps collé à la peau. Il est un "ciseleur d'idées". "Plutôt l'idée juste que le mot juste" affirme-t-il. Il n'est pas un réaliste, encore moins un hyperréaliste de la chanson; c'est un impressionniste comme Claude Monet, œuvrant par

petites touches, revenant sans cesse sur ses chers nymphéas. Yves, chanson après chanson, album après album, revient, à chaque fois d'une manière différente, sur les thèmes qui lui sont chers, souvenirs d'enfance, amour des siens, disparition des proches, peintures de paysages traversés, réflexions sur le monde, ses dissonances et ses incongruités.

Il s'est ouvert à la musique vers l'âge de dix ans, apprenant en autodidacte sur le piano familial et a commencé à coucher sur le papier des bribes de chansons, au sortir de l'adolescence. Désireux de satisfaire le désir de ses parents qui le voyaient plus embrasser une carrière "sérieuse" que celle, risquée, de vedette de la chanson, il poursuit de studieuses études en sciences économiques. Diplôme en main - "c'est la musique qui a gagné" dit-il - ayant rassuré ses géniteurs, il devint un bref laps de temps G.M. au Club Med - belle école - et de retour à Paris, commence à hanter les cabarets de la capitale, où guitare en main, archétype de l'auteur-compositeur-interprète, il propose ses premières compositions. Parallèlement, il fréquente le Petit Conservatoire de Mireille, une institution riche d'enseignements. A l'âge de vingt-trois ans, il signe avec Pathé Marconi pour un premier 45 tours, *Virages*, et assure la première partie du spectacle de Juliette Gréco à l'Olympia. Ce n'est pas le succès foudroyant, mais les médias commencent à s'intéresser à la voix chaude et à l'univers personnel du jeune artiste. Un second microsillon voit le jour l'année suivante, avant qu'en 1974, paraisse son premier 33 tours, *L'Ecritoire*, tout en chansons d'amour et de nostalgie. Il avoue qu'à ses débuts, il écrivait pour la beauté des mots, pour apprendre à les manipuler, pour apprendre à écrire tout simplement, mais peu à peu, il sentit qu'il pouvait, à travers la séduction de ses chansons, - beauté des accords, subtilité des mélodies, musique des mots - faire passer non pas un message, mais du contenu. Pour faire passer ce contenu, il fallait avant tout que l'emballage sonore soit beau, que l'oreille soit captivée à la première écoute. Depuis cette époque, avec patience et obstination, artisan délicat, il s'attache à poursuivre cette double mission: faire de belles choses, tant dans le fond que dans la forme.

"La poésie dit-il, c'est l'anticipation. Lorsque j'ai écrit *La langue de chez nous*, (récompensée en 1986 par un Oscar de la meilleure chanson française et par une médaille d'argent de l'Académie Française. NdA), le sujet ne semblait pas être d'actualité. Ensuite, il l'est devenu. La réalité a rattrapé la poésie. Elle est une forme d'illumination donnant corps aux idées du futur, va au devant de nos rêves et les bâtit. Que reste t-il des grottes préhistoriques, si ce n'est les peintures rupestres, témoignages de poésie. Que reste t-il de la Venise du XV<sup>ème</sup> siècle, une épouvantable dictature ? Les musées, les peintures, les sculptures, l'architecture, tout ce qui témoigne encore de nos jours du savoir-faire et de la grandeur de la cité".

Lorsqu'en comparant hâtivement les chansons de ses débuts et celles d'aujourd'hui, l'on s'étonne : "Mais alors, vous avez changé ?", il répond un peu agacé : "non !". Non, il n'a pas changé, ou peu, c'est le monde autour de lui qui a changé et bien évidemment son regard sur celui-ci. Il est toujours le même depuis *Virages*. Seule, la forme s'est légèrement adaptée aux couleurs du temps. Et il surprend ses interlocuteurs en affirmant que *Le Cirque* lui a été inspiré par l'écoute de *Being For The Benefit of M. Kyte*, extrait de l'album *Sgt. Pepper* des Beatles.

Il aime son métier, non pour la gloire, mais parce que celui-ci lui permet de véhiculer ses convictions, de faire partager ses combats. L'aspect financier passe au second plan. En 1957, il a publié *Les choses qu'on ne dit pas*, aux éditions de l'Archipel, une quarantaine de lettres, dont les destinataires sont ses proches, des anonymes ou des acteurs de la profession musicale, tant disparus que contemporains. Dans la *Lettre à mon métier*, il exprime avec chaleur ses sentiments et sa reconnaissance vis-à-vis de ce microcosme, dont on ne voit que trop souvent la partie émergée de l'iceberg, recouverte de paillettes. Il assène au passage quelques aphorismes, qu'un bon nombre d'auteurs devraient méditer : "... une chanson s'écrit davantage avec une gomme qu'avec un crayon", et vérités : " Depuis que le directeur artistique a laissé la place au directeur financier dans les couloirs des studios d'enregistrement, tes actions sont en baisse vertigineuse...". Dans une autre lettre, il salue la mémoire de Claude Dejacques, (avec qui il enregistra cinq albums), découvreur et "passeur" de talents, comme il le disait lui-même, directeur artistique au jugement sûr, qui accompagna dans leur parcours les plus grands artistes de l'époque, Barbara, Gilbert Bécaud, Serge Gainsbourg, Claude Nougaro, Nicole Croisille et ... Brigitte Bardot, pour ne citer qu'eux, preuve d'un bel éclectisme. Lors d'un récent entretien, il évoqua également la personnalité de Christian Herrgott, autre directeur artistique de Pathé Marconi, homme aux goûts fort diversifiés, qui sembla avoir eut une influence prépondérante lors les premières années qu'Yves passa au sein de la multinationale.

Homme de lettres, de notes, attentif aux réponses du public sans jamais caresser celui-ci dans le sens du poil, Yves créa dès 1981 sa propre société d'édition et de production, Les Editions de l'Ecritoire, gérées par son épouse, Noëlle. Ceci avant tout, afin d'être seul timonier à bord du navire Duteil.

Ce tableau serait incomplet sans évoquer l'œuvre humanitaire d'Yves et son implication dans diverses organisations caritatives. Il parraine ainsi les associations *Les Petits Princes*, et *Votre école chez vous*, destinée à aider les

enfants, handicapés majoritairement, à suivre une scolarité normale. Enfin, il est fortement impliqué, depuis des années maintenant, dans L'APRES SCHOOL, qui fournit aux enfants défavorisés de Pondichéry (Inde) un environnement éducatif qui leur faisait cruellement défaut.

Scrutateur de son époque, témoin d'un monde en perpétuelle évolution, poète tendre et parfois visionnaire, amoureux de l'amour, Yves Duteil, dont les chansons d'hier et d'aujourd'hui parlent au cœur et à l'âme de plusieurs générations, perpétue l'héritage - intact dans nos mémoires - des grands anciens, tel Georges Brassens.

Philippe Crocq & Jean Mareska